

TÉMOIGNAGE

À partir de 1936, comme tous les jeunes de mon âge, je voyais monter l'idéologie nazie. Alors que certains lui trouvaient des aspects sympathiques, personnellement je la réprouvais fortement. Le concept de la race supérieure aryenne personnifiée par le dolichocéphale blond germanique m'était intolérable. Je ne pouvais accepter aucune discrimination entre les humains.

En outre, la revendication du *Lebensraum* allemand au prétexte de la fertilité reproductrice de la race m'apparaissait pour les peuples et les nations voisins pleine de dangers.

Il m'était évident que nous allions à la guerre avec des handicaps dans les armements dont je suivais les progrès dans une revue spécialisée. Elle montrait clairement que l'Allemagne prenait de l'avance. Notre seul avantage résidait dans l'écrasante prépondérance des flottes française et britannique.

Lorsque l'Allemagne envahit la Norvège en 1940, je ne doutais pas que ces mêmes flottes ne provoquent l'échec de l'entreprise ennemie. Ce me fut une bien grande surprise attristée de constater que les Allemands s'y maintenaient et que la contre-action alliée était un échec.

Dès lors j'étais convaincu que la France ne résisterait pas à l'offensive ennemie sur son territoire. En conséquence, je proposai à mes parents, eu égard au grand nombre de marins dans la famille, d'affréter une goélette pour le Canada.

En bonne bretonne, ma mère trancha le débat en déclarant : "*Je suis née ici, je mourrai ici*".

Je m'ouvris alors de mon projet de gagner l'Angleterre pour m'engager dans la *Royal Navy*. Je pensais alors que les Allemands envahiraient toute la France avant de la dépecer. Mes parents ne firent pas opposition, trouvant même louable ma démarche.

Par chance, je pus quitter Paimpol le 18 juin à la marée du soir, alors que les avant-gardes de la Wehrmacht, fonçant sur Brest, se trouvaient à 30 kilomètres.

Le 19 juin au matin, après une traversée sans histoire de la Manche, l'*Albert Faroult*, bateau pilote de la Basse Seine, accostait à Falmouth où son commandant débarquait sans ménagement les jeunes qui avaient pu prendre passage à son bord.

Sitôt à terre, grande fut notre surprise d'apprendre par la presse qu'un général français du nom de de Gaulle avait lancé sur les ondes de la BBC un appel à le rejoindre et à continuer le combat. Il concluait : "*Quoi qu'il arrive la flamme de la Résistance française ne doit pas s'éteindre et ne s'éteindra pas*".

Le 23 juin, le maréchal Pétain signait l'armistice avec l'Allemagne. Dès lors nous, Français en Angleterre, n'étions plus des Alliés mais des personnes dont il fallait s'assurer de l'identité car de nombreux agents allemands avaient profité de la débâcle pour s'infiltrer en Grande-Bretagne.

Dirigés sur Londres à cet effet nous fûmes interrogés plusieurs jours durant, dans une école désaffectée du quartier de Camberwell dans le sud-est de la capitale.

Le 28 juin, le gouvernement britannique reconnaissait le Général de Gaulle "*comme le chef des Français Libres*". Le rassemblement des Français, épars en Angleterre et désireux de s'engager, pouvait commencer. Dans l'*Olympia Hall*, grand bâtiment dédié aux expositions, les volontaires affluaient. Ceux qui optaient pour la marine avaient le 3^e étage pour eux.

Survint presque aussitôt la nouvelle de l'agression meurtrière de Mers el-Kébir. Elle donna lieu à des discussions passionnées entre nous et entraîna aussi, hélas, la défection d'un certain nombre de camarades, la plupart fils d'officiers de marine.

Ceux qui maintinrent leur engagement furent dirigés sur Portsmouth et casernés sur le vieux cuirassé Courbet amarré sur bollards dans les vasières du fond de la rade.

Immédiatement une sélection détermina ceux aptes à suivre le cours d'élève aspirant. Il importait en effet de former rapidement de jeunes officiers pour la Marine Française Libre que l'amiral Muselier organisait.

J'ai eu le bonheur d'y servir notamment de 1941 à 1943 sur la corvette *Roselys* du groupe B3 des forces d'escorte de la Clyde. Leur mission était de conserver ouverte la voie de communication vitale à travers l'Atlantique sans laquelle la Grande-Bretagne n'aurait pu continuer la guerre. La victoire des *U/Boot* allemands aurait aussi signifié le développement d'une situation dangereuse pour les États-Unis eux-mêmes.

Il fallait aussi ravitailler l'URSS. En juin 1942, avec la Wehrmacht aux portes de Moscou et de Leningrad, sa situation était très critique, presque désespérée. Les convois vers Mourmansk et Arkhangelsk, quelles que seraient leurs pertes dans leur navigation périlleuse entre la banquise et la côte de Norvège, avaient une importance vitale. Ce qu'ils apportaient en matière d'armements était probablement minime eu égard aux pertes russes sur le front de leurs deux capitales mais avait l'avantage d'être rapidement disponible aux combats.

Comme un petit poids suffit à faire pencher le fléau horizontal d'une balance, je me plais à penser que la *Roselys* a été l'un de ces petits poids qui ont penché le combat du bon côté.

Les Russes le pensent aussi, probablement, qui me remettent ainsi qu'au très petit nombre de camarades encore en vie la médaille commémorative décennale de la victoire.

Dans l'Atlantique, la bataille était toujours aussi féroce et indécise. Toutefois au printemps de 1943, après l'échec de la grande offensive des meutes de *U/Boot* lancées par Doenitz de son PC de Lorient nous commençâmes de penser que nous pourrions être vainqueurs. Jusqu'à cette date les Français Libres étaient au combat et perdaient leurs vies pour simplement témoigner pour la France.

En septembre de la même année, les FNFLS (Forces Navales Françaises Libres) armaient les frégates, bâtiments supérieurs aux corvettes. J'étais affecté sur la *Découverte* avec laquelle entre autres opérations je participais le 6 juin au débarquement de Normandie comme guide de navigation de la 3^e division canadienne qui donnait l'assaut dans le secteur Gold, entre Port en Bessin et Arromanches.

La guerre se poursuivait sur tous les fronts. Notre admiration était grande pour la Résistance intérieure dont nous marins, presque continuellement en mer, commençons de mieux connaître l'ampleur de ses sacrifices et de ses exploits. Certes, nous aussi, nous combattons mais nous le faisons au grand jour sans avoir à nous défier de nos voisins ou de la Gestapo, sachant que si nous perdions la vie ce serait au cours d'une action brutale, sans avoir à subir les tortures horribles et parfois à parler sous la douleur insupportable.

La guerre terminée, je poursuivis ma carrière dans la Marine. Fin 1958, j'eus la surprise d'être pressenti pour être l'aide de camp du Général de Gaulle lorsqu'il prendrait ses fonctions de Président de la République.

Me présentant à lui fin novembre, je fus "engagé" au cours d'une conversation surprenante par sa brièveté :

"Mes respects mon Général.

- Bonjour Flohic. Nous sommes nous déjà rencontrés ?

- En 1940 à l'*Olympia Hall* et à Plymouth, enfin en juin de 1942 lors de votre inspection des corvettes à Greenock.

- C'est bon on se reverra."

On s'est naturellement revus lors de sa prise de fonctions le 8 janvier 1959 à l'Élysée. Il me précisa que mon affectation auprès de lui était des deux années que les marins embarqués effectuaient alors en service à terre.

J'en étais d'accord. Les circonstances ont fait que je l'ai servi durant presque toute sa présidence à l'exception de mon année de commandement à Toulon en 1964.

Il me rappela en février 1965, me précisant qu'il n'était pas assuré de se représenter et que je pouvais refuser de m'engager. Naturellement j'étais à son entière disposition.

J'ai vécu à ses côtés des événements inoubliables dont le plus marquant fut le "Québec libre". J'ai assisté à son effet de catalyseur des sentiments du peuple canadien français qui prit ce jour-là conscience qu'il lui appartenait de régler ses rapports, pendant depuis deux siècles, avec le peuple anglophone.

Ma plus grande tristesse a été le séjour en Irlande de voir ce héros, qui avait tant donné à la France et qui pouvait encore tant lui apporter, réduit à écrire journallement ses *Mémoires* sans que je puisse rien faire pour soulager son immense chagrin.

Depuis 1969, au spectacle des grèves répétitives causées par manque de concertations préalables, je comprends mieux ce qu'il m'a dit le lendemain matin du référendum négatif : "*J'ai proposé à la France une réforme que j'estime capitale pour son avenir. Elle n'en a pas voulu, mais moi, devant l'Histoire, je n'encours aucun reproche*".

Sa proposition était la participation définie dans son entretien avec Michel Droit : création des régions, modernisation du Sénat.

La régionalisation a été faite par Defferre. Reste la modernisation du Sénat en y incluant les catégories socioprofessionnelles, élaborant les projets de lois avant vote par l'Assemblée nationale.

Le projet entraînait une perte de représentativité des 36 000 maires des communes de France mais c'était un bien petit sacrifice au regard de la paix sociale acquise.

Je crois fermement que l'entreprise mérite d'être reprise et solennellement votée par référendum, quitte à l'abandonner si elle ne s'avère pas bénéfique.

La vie est un combat, nous le savons tous. Elle est aussi Résistance. Face aux évolutions fâcheuses du monde, je ne doute pas que les Français sauront y prendre leur part glorieuse comme ils l'ont fait dans la grande épreuve nationale. Mes camarades je vous salue.

Amiral François Flohic
Le Brusac, le 3 mai 2006